

UNE RETRAITE ADROITE



Filles. — C'est ma danse, je crois, mademoiselle ?  
 Fibles. — Pardon, c'est la mienne.  
 Filles. — Tenez, voyez ; c'est inscrit sur mon calepin.  
 Fibles. — Mais, monsieur, je vous dis que...  
 Filles. — Allons ! Ne faut pas se quereller pour si peu.

LE VERMOUTH DU CAPITAINE

Ce qui vexait le brave capitaine en retraite, c'est que sa femme, Mme Bonnasson, lui tenait par trop serrés les cordons de la bourse ; depuis l'heure où il avait eu l'imprudence de lui mettre en main la direction de son budget, chaque jour il l'avait trouvée plus parcimonieuse.

Autrefois, quand il revenait de toucher son semestre ou sa croix, elle lui laissait gratter quelques écus, que le bonhomme buvait au Cercle militaire, avec de vieux compagnons, aux souvenirs d'antan ; maintenant, elle vérifiait avec soin les recettes et ne tolérait pas le moindre détournement.

C'est que Mme Bonnasson était mère, et que son Auguste grandissait. Elle rognait sur tout, à la maison, pour grossir le magot de son fils. Aussi, forte du mobile équitable de son avarice, traitait-elle de "père égoïste et dénaturé" son pauvre Bonnasson, lorsque celui-ci réclamait d'elle un petit supplément à sa pension quotidienne, aux quatre sous qu'elle lui remettait pour son tabac, et encore devait-il les demander, pour éviter un oubli — quelque peu volontaire — de la revêche trésorière.

Ce matin-là, pourtant, Bonnasson était tout guilleret. Son fils avait obtenu un prix au concours général, et au bonheur légitime du père s'ajoutait le plaisir qu'avait le brave retraité de posséder un bel écu dans sa poche. Il avait abusé le matin de la joie maternelle pour obtenir une pièce de cent sous.

— Pour offrir un vermouth aux vieux amis en leur annonçant le triomphe d'Auguste ! avait-il insinué.

Nul moyen de se dérober à un tel argument ; aussi Mme Bonnasson, déjà émue, s'était-elle laissé attendrir.

Le capitaine se dirigeait d'un pas alerte vers le Cercle devant lequel il n'osait plus passer, car on l'invitait toujours et toujours il devait refuser, étant trop fier pour accepter sans rendre.

Enfin, il allait ressasier ses anciens souvenirs, causer de ses campagnes, revivre les journées brûlantes d'Algérie, les nuits glaciales de tran-

chées devant Sébastopol, — Sébastopol, qui l'avait vu passer officier.

Il tournait le coin de la place et apercevait déjà verdoyer comme une terre promise les ifs poussiers dans leurs caisses vertes, bordant la terrasse du Cercle, lorsqu'il se vit dévisager par un homme misérablement vêtu, dont la physionomie ravagée éveillait en lui un souvenir confus.

Celui-ci fit le salut militaire, lui barrant le trottoir, prononça :

— Bonjour, mon capitaine.

— Qui es-tu ?... Je te connais, je t'ai vu quelque part...

— Oui, mon capitaine, à Marseille ; j'étais dans votre compagnie jus-qu'au jour où il m'est arrivé malheur.

— Ah !... ah !... fit Bonnasson, d'un ton goguenard, oui, je te reconnais clampin ! Tu es Jean Bracieux, fusilier à la 3e du 2, que j'ai fait déguerpir aux compagnies de discipline, pour incontrôlable. Il n'y avait pour toi ni prison ni cellule ; il fallait que tu sortes tous les soirs !

— Que voulez-vous, mon capitaine ?...

— Oui, oui, ta dulcinée ! ça t'a conduit loin, mon gaillard !

— Une femme, mon capitaine, qui m'aimait comme je l'aimais ; elle m'a attendu pendant mon temps, et une fois libéré nous nous sommes mariés...

— Allons ! tant mieux !... Tu es père de famille et heureux maintenant ?

— Hélas ! non, mon capitaine ; ma femme, une brave fille vaillante à l'ouvrage, est devenue infirme ; mon fils, un bon ouvrier, est à l'hospice ; moi-même je ne suis pas bon à grand'chose. Je gagnais péniblement de trente à quarante sous par jour ; j'étais garçon de peine chez un commerçant ; il a mis la clef sous la porte. Il n'y a pas un sou à la maison et j'avais promis à mon enfant de lui porter aujourd'hui des oranges à l'hôpital. Il en avait si envie, le garçon ! Mais je n'irai pas, car je ne veux pas lui arriver les mains vides.

Bonnasson tortillait, nerveusement, sa barbiche, signe chez lui d'une grande émotion. Son regard alla aux ifs du café, revint sur son ancien soldat, retourna vers le garçon qui plaçait les petites tables rondes sur la terrasse. Cependant, sa main libre fourrageait dans son gousset et y tourmentait quelque chose. A la fin, il dit brièvement :

— Je suis heureux par mon fils aujourd'hui, je ne veux pas que le tien soit triste ; tiens, voilà pour ses oranges !

Brusquement, il tourna le dos au soldat et rebroussa chemin vers son logis.

Jean Bracieux avait senti la main de son capitaine entrer dans sa poche ; il y fouilla et en retira un écu.

L'écu si longtemps convoité de Bonnasson et si péniblement acquis !

Il courut après le retraité.

— Mon capitaine ! mon capitaine !

Bonnasson marchait toujours ; enfin, lorsque Bracieux l'atteignit, il ne voulut écouter ni ses remerciements ni un seul mot.

— Fiche-moi le camp à l'hôpital, clampin, et laisse-moi tranquille ; ton fils t'attend...

— Mon capitaine, je ne vous demande qu'une chose : venez avec moi.

— Quoi faire ?

— Vous savez, on ne peut pas cacher les choses. Mon garçon sait que j'ai été aux compagnies de discipline ; il ne m'en respecte pas moins, mais je sens qu'il souffre de croire que j'ai été mauvais soldat. Vous lui direz qu'au fond, je n'étais pas un méchant homme quand je servais sous vos ordres.

— Soit ; fit l'officier ému.

On acheta les oranges, et, de concert, les deux hommes entrèrent à l'hôpital.

Le malade, voyant son père accompagné d'un étranger, eut un regard interrogateur.

Le capitaine prit la parole.

— Mon ami, j'ai rencontré, dans la rue, votre père ; j'ai retrouvé en lui un des braves de ma compagnie ; une tête un peu chaude, jadis, — il l'a payé assez cher, — mais un honnête homme auquel j'ai été heureux de serrer la main, et j'ai voulu en faire autant à son fils.

— Mon capitaine !... murmura Bracieux.

Le malade avait eu un éclair dans les yeux ; il ouvrit les bras, et, en embrassant son père, il murmura :

— Je suis déjà guéri !

Bonnasson rentra en retard pour déjeuner, très émotionné par les événements de la journée ; sa femme, à l'aspect insolite de sa physionomie, lui reprocha d'avoir trop bu.

— Trop bu ! trop bu !... grommela l'autre.

Et, indigné de l'accusation, il raconta ce qu'il avait fait de son écu.

Mme Bonnasson ne dit rien, mais le lendemain, à son réveil, le capitaine trouva dans sa poche une pièce de cent sous.

— Elodie ! Elodie ! s'exclama-t-il, comment ça ?... j'ai encore l'écu que j'ai donné !

— Non, mon ami, mais un autre.

— Le petit a donc eu un second prix ?

— Tu es trop gourmand, Bonnasson, mais nos économies ne seront pas si mal placées, en en distrayant une partie pour tes oranges.

UN SECRET DE COMMERCE

Client. — Pourquoi écrivez-vous sirop sirot ?  
 Commis, (confidentiellement). — Pour demander plus cher.

LA NOUVELLE MODE



Joe l'Affamé. — Ton costume ne me va pas. — Ou ton gilet est trop court ou tes pantalons ont besoin d'un autre étage.

Rocour Laguenille. — Tu badines ! C'est la mode. Les pantalons se portent très décolletés cette année.